

7–9 novembre
2022

Entreprendre
dans la Culture
en Nouvelle-Aquitaine

COMPTE-RENDU

Conférence Inaugurale: De la notion de transition à la nécessaire transformation, quelles perspectives souhaitables pour les secteurs culturels ?

Lundi 7 novembre 2022 | 14h–16h — Chapiteau, Bègles

Intervenant·e·s : David Irle (éco-conseiller, Aladir Conseil), Sophie Moulard (anthropologue, chercheuse associée à Sciences-Po Bordeaux, chargée d'étude et consultante à THEÏA LAB)

Après un été particulièrement difficile entre incendies dévastateurs et orages violents, canicules et sécheresse, nous nous sommes toutes et tous interrogé·e·s individuellement et collectivement, personnellement et professionnellement sur nos pratiques et nos représentations. Comment poser la question de nos conditions de vie présentes et futures, du développement de nos projets sans poser la question de notre responsabilité environnementale ? Bien que la notion de sobriété se soit imposée dans le débat public (presque ad nauseam), le chemin est encore long vers une réelle acceptation de la nécessaire transformation de nos modèles d'organisation. Lors de cette conférence inaugurale, David Irle et Sophie Moulard partageront leur expertise, recherches et leurs préconisations sur les questions de transition socio-écologique. Le premier en tant qu'éco-conseiller indépendant auprès du secteur culturel (co-auteur de l'ouvrage « Décarboner la culture » Coédition PUG/UGA 2021), la seconde en qualité d'anthropologue, chercheuse associée à Sciences-Po Bordeaux, chargée d'étude et consultante à THEÏA LAB, qui travaille les questions d'urbanisme, de jeunesse et de citoyenneté notamment au prisme de la frugalité et du soin. Ils aborderont par des biais différents les notions d'approche systémique, de logique coopérative et de transformation de nos imaginaires. Cette conférence inaugurale donnera le « la » de ces 3 journées de rencontres, de débats, de partages et d'inspirations !

Partie 1: David Irle

Sachant qu'aucune activité ne pourra avoir un impact 0, il s'agit de savoir **comment maîtriser les impacts causés par les secteurs culturels et les rendre soutenables pour la planète** (à la fois pour les sols, pour l'eau, la biodiversité) ?

Si pendant longtemps, le secteur culturel a pensé pouvoir contribuer à la lutte contre le réchauffement climatique, en adoptant, il y a quelques années déjà, des « écogestes », comme l'utilisation d'écocups, ils ne constituent que la face émergée de l'iceberg. **En réalité, les deux tiers de l'impact carbone des secteurs culturels proviennent des mobilités** (dont particulièrement le déplacement des publics). D'autres endroits d'action pour les secteurs se trouvent aussi dans l'alimentation¹, le numérique, le bâti (matériaux de construction, consommation énergétique), mais dans une moindre mesure. Progressivement, on commence à mesurer précisément les impacts des différentes filières, ce qui se révèle essentiel pour analyser et corriger nos modes de vie, et

1. L'alimentation est le 2^e poste le plus impactant, mais assez loin derrière les mobilités.

ainsi développer une vision affinée des problématiques pour chaque type d'acteur·rice·s.

Voici quelques ordres de grandeur : la danse contemporaine a un impact relativement faible ; pour les arts visuels, on compte 78 millions de tonnes de CO² consommés par an (soit 3,5 centrales à charbon). Le Musée du Louvre a un bilan carbone de 4 millions de tonnes de CO², c'est 95 000 tonnes pour la filière livre de la Région Grand-Est, 10 000 tonnes pour une tournée de Coldplay et 128 tonnes pour l'orchestre de Savoie. Aujourd'hui, l'objectif serait de ne pas peser plus de 2 tonnes de CO² par personne. Pour une venue à la salle du Périscope à Lyon, un visiteur consommerait 3,5 kg de CO² en moyenne (soit un demi-hamburger). C'est 50 kg de CO² pour un festivalier. En bref, il est clair que le secteur culturel pollue, même s'il ne représente pas l'industrie la plus lourde. En revanche, cela traduit notre dépendance aux ressources, ce qui nous fragilise. David Irle rappelle qu'« **il n'y aura pas d'exception culturelle du droit à polluer** », ce qui nous oblige à nous adapter, à faire preuve de résilience. Plutôt que de subir ce contexte de transition, il y a un enjeu pour nous de le choisir, enfin d'en faire un vecteur de transformation fort, capable d'influencer les imaginaires.

Plusieurs lignes d'action semblent, effectivement, s'offrir à nous. D'abord, celle qui mise tout sur l'**innovation technologique**, qui se révèle être, en réalité, une impasse (puisque les innovations n'existent pas encore et l'urgence temporelle ne nous permet pas d'attendre). Autre impasse souvent présentée comme une réponse possible : la **numérisation**, qui ne serait finalement qu'une solution à la marge (puisque rappelons que l'impact carbone du numérique n'est pas neutre). La **compensation carbone** peut-elle, quant à elle, être un chemin de la transition ? Non plus, puisque la culture n'y aura pas droit, d'une part. Dans tous les scénarios, la capture et le stockage du carbone est la partie congrue et réservée à l'industrie lourde et à l'agriculture. D'autre part, elle pose aussi un important problème de temporalité (avant que les arbres plantés puissent compenser nos émissions, il sera déjà trop tard). Finalement, on peut s'en remettre à la notion d'**écoresponsabilité**, pensant que c'est probablement la meilleure option qui s'offre à nous. S'il faut évidemment l'avoir pour cible, elle ne suffira pas à réaliser cette transition, en ce que l'écoresponsabilité de chacun·e ne garantit pas celle de tous·te·s. Enfin, la voie de l'**écoconception** se révèle aussi être une impasse puisqu'elle porte en elle son lot d'effets rebonds, dont il faut se méfier. Par exemple, limiter la jauge d'un stade pour contenir les mobilités, nous exposerait à une hausse des connexions internet. Le télétravail qui permettrait de limiter le bilan carbone en réduisant la part des mobilités, nécessiterait un important développement des équipements technologiques et des connexions en milieux ruraux.

Quels sont les étapes pour aller vers une transition ?

1. Le management durable et démocratique. Sans acceptabilité des mesures prises, la transition sera d'autant plus difficile. Il y a donc une urgence à faire preuve de pédagogie et d'explication.
2. Le ralentissement. Mais, si on ralentit seul, on a l'impression de reculer. Il faut donc ralentir de façon systémique, et globale.
3. La coopération (y compris entre les collectivités, l'État, les institutions)... Pour sortir des logiques événementielles, d'exclusivité, la coopération se révèle être une clé.
4. La proximité. Il faudra travailler au plus près des publics, sans pour autant oublier que la circulation des œuvres, et de la culture est un principe auquel le secteur est très attaché (et qu'il s'agira de lier ces deux objectifs).
5. La sobriété. Elle n'est pas l'efficacité, et se jouera à plusieurs niveaux : énergétique, numérique et matériel. Comment faire de la sobriété sans faire de l'uniformisation ? Comment dans ce processus de frugalité ne pas perdre notre âme ?

Finalement, le secteur culturel peut devenir **un secteur de récit sur le fond et la forme**, pour fabriquer de **nouveaux imaginaires**. La culture possède en elle ce pouvoir d'**influence** et peut contribuer à une importante prise de conscience. Il s'agira de faire cette transition sans se renier et dans la joie...autant que possible.

Partie 2: Sophie Moulard

« De la notion de transition à la nécessaire transformation », tel était le thème central de la conférence inaugurale qu'il nous a été demandée de présenter, mon collègue David Irle² et moi-même, à l'occasion de cet événement régional. Il est en effet entendu que le secteur culturel ne peut échapper à l'injonction écologique et climatique, même si ce n'est pas celui auquel on pense en premier lieu quand on aborde cette question. En effet, il apparaîtrait que si la Culture doit s'en emparer, c'est plus par l'effet d'une « éthique de responsabilité » (Max Weber) que parce que ses émissions sont particulièrement impactantes pour le climat et l'environnement. Mais pour aller au-delà des évidences, il revenait à David Irle de nous éclairer et de nous aider à statuer sur ce point.

Pour ma part, il m'a été proposé de réfléchir aux relations que peuvent entretenir la « Culture » avec la notion de « Frugalité ». Certes, on ne pense pas non plus de prime abord au secteur de la Culture quand on évoque la frugalité, et c'est probablement ce rapprochement inédit qui a d'abord suscité mon intérêt.

Et d'ailleurs, pourquoi avoir choisi de parler de « frugalité », alors que c'est de « sobriété » dont il est question dans la plupart des débats actuels, qu'ils soient scientifiques ou médiatiques ? Très certainement parce que je participe au mouvement de la « Frugalité heureuse et créative » (FHC), impulsé par deux architectes, Philippe Madec et Dominique Gauzin-Müller, ainsi qu'un ingénieur, Alain Bornarel. Ce manifeste rassemble un nombre croissant d'architectes, d'urbanistes, de paysagistes ou autres professionnels du secteur de la construction et de l'aménagement, et compte aujourd'hui plusieurs milliers de signataires. J'ai de suite été bien accueillie en tant qu'anthropologue parmi ces professionnels soucieux de faire progresser le soin apporté à l'humain et aux « non-humains » (pour reprendre les mots du regretté Bruno Latour), dans un secteur pour le moins impactant sur un plan écologique et climatique : en effet, « la lourde part des bâtisseurs »³ ne représenterait pas moins de 40% des émissions de gaz à effets de serre.

Face à ce constat, l'engagement collectif s'est imposé à eux comme un impératif, et le manifeste qu'ils ont fait paraître en 2018 décline en plusieurs points un programme « frugal » pour le secteur du bâti : frugalité en énergie, en matière, en technicité, sans oublier la frugalité pour le territoire : « le bâtiment frugal se soucie de son contexte, il en reconnaît les cultures, les lieux, et y puise son inspiration. Il est généreux envers son territoire et attentif à ses habitants, dont il favorise la participation »⁴. Si les constructeurs sont loin de tous adhérer à cette tendance, il est heureux de constater que certains signaux forts se font sentir depuis quelque temps ; en témoigne la distinction des récents lauréats du prestigieux Pritzker Price : d'abord Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal en 2021, et surtout Diébédo Francis Kéré en 2022, dont l'œuvre incarne à elle seule les préceptes de la FHC avant même que celle-ci ne fasse son apparition.

Pour ces trois pionniers du mouvement, le choix s'est porté vers la notion de frugalité plutôt que vers celle de sobriété, non pas par un simple désir de fronde, mais parce que la polysémie de celle-ci leur a semblé plus complète, heuristiquement plus riche, tout en étant enthousiasmante, pour ne pas dire fertile. Car si « sobriété » est de loin la plus utilisée, elle évoque en revanche une économie de moyens et de ressources, une réduction, voire une restriction (on pense alors aux discours à juste titre alarmants des experts du GIEC, ou à l'anecdote pouvant prêter à sourire du « col roulé » arboré à l'automne dernier par des membres du gouvernement). Sans équivoque, la sobriété fait alors figure de nécessité impérieuse aux relents austères...

Bien sûr, la frugalité porte également en elle une certaine dimension de sobriété, mais en mettant l'accent sur l'idée d'abondance sans excès, de jouissance dans la modération, à laquelle on pourrait d'ailleurs prêter une inspiration épicurienne. Enfin, elle est aussi synonyme de bonne et « juste récolte des fruits de la terre ». Car « frugalité » vient de frux, le fruit, et de frugalis, « qui produit ». Elle fait référence à la moisson, à la cueillette. Or, cette récolte est juste quand elle est suffisante pour les êtres qui s'y adonnent et dont la qualité de vie dépend, mais elle se doit également d'être

2. David Irle est co-auteur de l'ouvrage Décarbonner la Culture (2021) avec Anais Roesch et Samuel Valensi.

3. Expression tirée du Manifeste pour une Frugalité heureuse et créative.

4. « Pour une architecture frugale », Reporterre (reporterre.net/TRIB-Manifeste-pour-une-frugale-heureuse-en-architecture-La-frugale)

mesurée, heureuse pour la terre, qui doit en retour rester indemne, remarque Philippe Madec⁵. Ce sont les conditions pour que la frugalité soit véritablement « fructueuse ».

Tandis que notre Président parle de « fin de l'abondance », comme il sonnerait le glas de modes de vie jusqu'alors considérés comme désirables tout en étant hérités des Trente glorieuses, la frugalité nous renvoie au contraire à la perspective d'une abondance qui ne s'épuise pas, et n'épuise pas la terre, mais la renouvelle bien au contraire. Je ne peux ici que faire référence à l'ouvrage devenu célèbre de l'anthropologue américain Marshall Sahlins: « Age de pierre, âge d'abondance » (1972), qui développe une thèse assez analogue, à partir d'observations de terrain de sociétés de chasseurs-cueilleurs (et dont le fameux homologue et disciple David Graeber s'est par la suite inspiré).

Par conséquent, que peut-on entendre sous le vocable d'abondance, en général et dans le secteur culturel en particulier? D'une débauche de moyens, de matériaux, de dispositifs, d'effets spectaculaires, de déplacements onéreux ou de communication à grande échelle? De cette abondance-là, la Culture n'est pas exempte, et toutes les époques connaissent des émanations de son faste et désir de briller: on pense à l'architecture et aux fêtes versaillaises bien sûr, jusqu'aux festivals de grande ampleur, aux tournées dispendieuses ou constructions monumentales de l'époque moderne. Si l'on se réfère à cette acception-là, la frugalité au sens de sobriété est nécessaire, c'est entendu, et les professionnels de la Culture s'y emploient de façon croissante, quoiqu'encore inégalement. Cet effort sollicite des savoir-faire et des compétences techniques bien spécifiques, que des experts tels que David Irle se font précisément les spécialistes.

Concentrons-nous alors ici sur l'abondance promise par la frugalité, et essayons de la penser dans le contexte de la Culture, au sens de « secteur culturel »⁶. En tant qu'anthropologue, il me revient ainsi d'aborder la question sous un autre angle, à la fois social et philosophique, politique et sensible:

I.

D'abord, la frugalité nous engage à nous départir du superflu sur le plan matériel pour **revenir à l'essentiel, dans une recherche de sens et de relation**. Car, inversement aux exemples qui précèdent, la création artistique a aussi pu jouer avec une certaine idée de la frugalité comme d'une source d'invention inépuisable et raffinée, une recherche d'épuration faisant pleinement partie du « geste artistique »: on pense à l'arte povera, à l'« espace vide » dévoilé par Peter Brook⁷, au land art se déployant dans les espaces naturels, ou encore au Butô japonais parmi tant d'autres inspirations. Sans prétendre les exposer ici, celles-ci abordent une question importante: elles portent en elles le témoignage de la profusion (des idées, des sensations, des affects), tout en se recentrant sur l'essence même de la création artistique. Dans l'esprit de l'« espace vide », il est ici question de se délester de ce qui nous encombre, pour se questionner sur ce qui est « essentiel » (cet essentiel qui nous est apparu cruellement manquant pendant la période d'interruption liée à la crise Covid en 2020-2021).

II.

Pour autant, la frugalité n'est pas, insistons sur ce point, une incitation à s'accommoder des restrictions budgétaires dont souffre de façon structurelle le secteur, mais plutôt un appel à la **recherche d'équité**: elle ne peut se réaliser que dans le « ménagement » (terme proposé par Thierry Paquot⁸), le partage des ressources ou des richesses. Tandis que certaines pratiques à forte dimension commerciale se pérennisent, d'autres survivent tant bien que mal dans la pénurie. Il serait ainsi indécemment de venir prôner la frugalité de moyens auprès d'artistes, d'auteurs ou même d'établissements culturels vivant déjà avec de multiples contraintes financières à l'esprit. Non, bien plutôt, c'est à

5. « La frugalité n'est pas la sobriété », Madec Philippe (topophile.net/savoir/la-frugalite-nest-pas-la-sobriete)

6. La notion de culture étant éminemment polysémique, je choisis ici de me concentrer sur cette seule définition, qui correspond au contexte d'énonciation de cette réflexion.

7. ... lui-même inspiré par des cultures africaines ou orientales, qu'il a pu découvrir au cours de ses voyages.

8. Par exemple: philomag.com/articles/thierry-paquot-il-faut-inventer-un-menagement-des-gens-des-lieux-et-des-choses

un rééquilibrage que la frugalité pourrait faire référence, au partage et à l'« esprit du don »⁹ qui l'accompagnent. Il est donc au contraire question de venir rétablir un équilibre entre des productions culturelles de grande ampleur, largement dotées, et les autres, plus nombreuses sur nos territoires, qui vivent plus sobrement alors qu'elles remplissent plus volontiers les rôles que nous voudrions rendre visibles ici : le lien fort et étroit de la Culture à ses territoires, sa proximité avec ses habitants, les invitant à s'en rapprocher, et même à s'« en mêler ». Par là-même enfin, mettre en lumière la capacité de la production culturelle et artistique à faire vivre la démocratie, à travers sa propension à renouer des liens, à renouveler notre désir de vivre-ensemble.

III.

Car nous le savons tous : le changement climatique et la destruction de la biodiversité ne sont pas les seuls fléaux qui nous menacent : l'explosion des inégalités, la montée des extrémismes politiques et religieux notamment les talonnent de prêt, tout en étant intrinsèquement liés à eux. Dans un contexte de marasme économique et social, d'aucuns prétendent que l'écologie n'est pas audible pour une majorité d'entre nous. Il nous faut remédier à cela, et Thomas Piketty aime d'ailleurs à rappeler qu'il n'y a pas d'écologie sans équité. Nous pourrions ensuite renchérir avec Joëlle Zask en avançant que l'écologie (comme avec elle la frugalité) est indissociable de la démocratie¹⁰. Dans cette optique, la nécessaire transformation de nos sociétés se doit donc de concilier équité, démocratie, et écologie.

Or, je rejoins l'idée selon laquelle c'est d'abord par la Culture (dans son acception la plus ouverte) qu'advient l'éthique de la relation nécessaire à la réactivation de la démocratie : raviver les liens, les relations à soi, à l'autre, à ce qui nous entoure et dont nous faisons partie, pour restaurer la démocratie. Mais cela par quels mécanismes ?

Je m'appuierai ici sur deux auteures qui m'apparaissent particulièrement inspirantes : Joëlle Zask, déjà citée, et Cynthia Fleury, dont l'œuvre m'apparaît complémentaire. Pour la première, la participation repose sur trois piliers, qui sont « prendre part », « apporter une part », « bénéficier d'une part »¹¹. Or pour participer, il faut exister en tant que citoyen, et au fondement de la citoyenneté se situe l'individu, explique Cynthia Fleury dans « Les Irremplaçables »¹². Cette philosophe cite alors quelques-uns des principes fondamentaux qui président à la construction de l'individu (ou individuation), parmi lesquels : la capacité de rendre le monde intelligible, la possibilité d'accéder à la création, à l'imagination, et même au rire. Et dans tout cela, la Culture a évidemment un rôle primordial à jouer.

Pourtant, si dans la Culture, la participation est également recherchée, elle reste trop souvent marginale : Joëlle Zask déplore que l'absence de participation ne s'arrête pas au monde du travail et remarque que dans le monde « des loisirs de masse, à l'école, à l'hôpital, et même dans le monde des arts, l'exclusion est la règle, la participation l'exception »¹³. « Autrefois, tous les arts, la musique, les arts plastiques, le théâtre, étaient résolument participatifs » (...) La séparation entre la musique savante et la musique populaire (...) relève d'une habitude récente » de spectraliser la culture, et « a enfermé le spectateur dans une posture de réceptivité passive qui est tout à fait contraire aux conditions mêmes de l'existence des œuvres d'art ».

Sur un plan social plus large, les instances politiques l'ont bien compris, la participation est essentielle. Mais les dispositifs mis en place ne permettent que rarement de remplir ces conditions, et sont couronnés le plus souvent de succès très relatifs. Certainement d'ailleurs pour les raisons qui viennent d'être évoquées plus haut ; mais également parce que les droits culturels sont trop peu mis en avant. Un grand nombre de personnes ne se sentent pas concernées, ni non plus légitimes pour participer, car elles ont incorporé le fait qu'elles n'étaient pas « compétentes ».

Il est par conséquent important, voire urgent, d'ouvrir nos portes, au sens figuré comme au sens

9. Je fais ici référence à l'ouvrage éponyme de Jacques Godbout et Alain Caillé, paru en 1992.

10. Zask Joëlle, *Ecologie et démocratie*, Premier Parallèle, 2022.

11. Zask Joëlle, *Participer. Essai sur les formes démocratiques de la participation*, Paris, Le Bord de l'eau, 2011.

12. Fleury Cynthia, *Les Irremplaçables*, Paris, Gallimard, 2015.

13. Zask Joëlle, *Quand la place devient publique*, Paris, Le bord de l'eau, Coll. « Les voies du politique », 2018.

littéral, au plus grand nombre, pour que la Culture puisse concerner chacun d'entre nous. Il en va de la vitalité de la démocratie. Ouvrir les lieux culturels et en faire des lieux de vie, régis par des codes sociaux d'attention et de soin, de rencontre avec l'altérité. Investir nos places publiques, les jardins (Zask 2018), etc... pour que chacun puisse socialiser, rendre son propre monde intelligible, créer, partager; autant d'actions capacitaires, qui fondent l'individu, et le citoyen.

Contre le consumérisme qui conduit à l'individualisme et au désir continu sans cesse inassouvi, le « convivialisme » proposé par Alain Caillé¹⁴ appelle à la plénitude de la relation à l'autre, de l'échange et de la création collective, comme au fondement de la citoyenneté. Refonder la citoyenneté ne peut se faire qu'en réorientant le désir de faire société : non pas dans l'accaparement personnel de richesses, d'une réussite sociale mesurée à l'aune de la captation des ressources et de l'ostentation d'objets de convoitise, mais dans la profusion de relations tissées avec les autres, de savoirs acquis dans l'expérience, d'exploration et de compréhension du monde, la joie de la création et de l'invention. A travers la frugalité, c'est de cette abondance-là dont il est fondamentalement question.

IV.

Or, l'instauration de cette « convivialité frugale » ne peut probablement se faire que dans le local, un « local » éprouvé de manière empirique et sensible, dans des lieux incarnés. Joëlle Zask¹⁵ parle ainsi de topos, qu'elle préfère aux u-topies, par essence « sans lieu »¹⁶. C'est alors que la notion de **« territoire »** prend tout son sens. Celle-ci est certes abondamment mise en avant par les politiques publiques, mais souvent privée de sa substance première, forte, nourricière de façon littérale et symbolique. L'avenir de nos sociétés bouleversées a tout intérêt à ce que l'épanouissement des expressions culturelles se fasse dans la proximité, en permettant à chacun de découvrir et d'explorer son propre territoire¹⁷ : humain, politique... sans oublier notre territoire naturel. Car du « souci de la nature »¹⁸ vient le sentiment (et même le « concernement »¹⁹ dirait Bruno Latour) écologique, le besoin de protéger nos écosystèmes.

V.

Enfin, last but not least, **la Culture participe pleinement à l'élan porté par la transition écologique en cela qu'elle est porteuse de récits**. Non seulement elle permet la transmission des récits anciens, mais elle encourage l'émergence de nouveaux récits, nécessaires pour repenser la vie en société de façon différente que dans celle devenue mortifère de l'anthropocène. Si les artistes inventent des utopies et des dystopies²⁰, Zask nous engage, nous le disions à l'instant, à créer avant tout des topies : des lieux qui soient habités en commun, et notamment par les arts, qui nous relient : espaces de partage, et de rencontres. Les topies sont heureuses (au contraire des dystopies) et ancrées dans un lieu (au contraire des utopies).

Ainsi, la Culture coïncide avec la créativité dont la frugalité est porteuse, et qu'elle appelle de ses vœux. Car point de société frugale sans pouvoir l'inventer, la ressentir, la rendre désirable et envisageable. Pour se réaliser, la frugalité a besoin de concevoir de nouvelles façons d'être au monde, à la fois rationnelles et sensibles. Nous avons donc besoin de nouveaux récits qui nous situent là où nous habitons, et là où nous en sommes, dans le temps et dans l'espace : dans le temps car nous vivons dans une ère beaucoup plus dense et courte que les autres ères géologiques, l'anthropocène ; mais aussi dans l'espace, car il nous faut bien « atterrir » quelque part... que l'on appelle cet endroit la Terre, Gaïa, ou encore « la zone critique » (Bruno Latour). Ce nouveau lieu, dans lequel

14. Caillé Alain, Le convivialisme en dix questions, Lormont, Le Bord de l'eau, coll. « La Bibliothèque du Mauss », 2015.

15. Zask Joëlle, 2011, idem.

16. Nous revenons à la référence à la FHC, avec la revue intitulée « Topophile », ou amour du lieu/des lieux.

17. Notons bien que le désir de s'inscrire sur un territoire donné n'occulte pas les cultures comprises dans leur diversité, bien au contraire : les Droits culturels concilient d'ailleurs ces deux dimensions.

18. Fleury Cynthia & Prévot Anne-Caroline, Le souci de la nature. Apprendre, inventer, gouverner, Paris, CNRS Editions, 2017.

19. Latour, Bruno. « Il n'y a pas de monde commun : il faut le composer », Multitudes, vol. 45, no. 2, 2011, pp. 38-41.

20. Alain Damasio est devenu célèbre avec ses romans dystopiques par exemple.

« nous sommes tous confinés », nous dit Latour non sans provocation, est à la fois petit et suffisamment grand pour que nous puissions passer notre vie à l'explorer. Il est conçu à la fois par les chercheurs et par les artistes, à travers l'appréhension de nouveaux régimes :

- Un nouveau régime cosmologique, avec un continuum du vivant et de la matière. Je ferai encore ici référence à Latour, s'emparant librement de la Métamorphose de Frantz Kafka pour traduire cette idée²¹, ou de Philippe Descola, qui nous offre la perspective, venue des sociétés traditionnelles, de rompre la ligne de partage entre nature et culture²².
- Un nouveau régime de relations : je pense ici à quelques auteurs, parmi tant d'autres, à « La convivialité » d'Ivan Illich (2014), au convivialisme d'Alain Caillé (2015), ou encore à Edouard Glissant et à sa poétique de la relation (1990).

... Et puisque « nous sommes tous confinés ensemble, sur une planète heureusement pas si petite », déclarait donc Bruno Latour ces dernières années, il nous faut sans doute revisiter un universalisme qui s'émancipe de l'universalisme à l'occidentale²³, ethnocentriste ; qui soit un universalisme qui prenne la mesure de notre commune humanité, et même plus largement de notre commune condition de vivants, à la fois vulnérables et résilients, riches et créatifs. Pour Latour, cet univers est d'ailleurs plutôt un plurivers, et il n'est d'universalisme qui tombe sous le sens, suive une direction unique. Notre futur « monde commun » est à constituer, il est l'objet d'une création complexe. Ce doit être l'œuvre des « arts politiques », bien plus que d'une science politique dont il réfute l'existence. Pour cela, une coopération des sciences et des arts s'avère indispensable, dans toute leur dimension politique : le SPEAP (Sciences Po Ecole des Arts politiques) lancé par Bruno Latour en est une émanation, les expériences menées par Theïa Lab se veulent à notre mesure en être une autre.

Observer, enquêter, décrypter, inventer, pour comprendre et prendre soin. Car plus que jamais, il me semble qu'il nous faut développer une « société de l'attention et du soin » pour vivre tous ces bouleversements et défis. Cette société passera par une reconnaissance de toutes les diversités, tout en créant du commun à partir de ces celles-ci. C'est le sens des droits culturels, qu'il est urgent de mettre en œuvre pour le bénéfice de tous. Or, cette expérience n'est possible qu'en (ré)-apprenant à porter son regard attentif sur les choses et les êtres, humains et non-humains, premier pas vers l'autre forme du care qu'est la sollicitude et le soin, entendu comme « souci de l'autre ». C'est un défi, mais aussi une belle perspective, pour les artistes comme pour nous tous.

21. Latour Bruno, Où suis-je ? Leçons du confinement à l'usage des terrestres, La Découverte, 2021.

22. Descola Philippe, Par-delà nature et culture, Gallimard, 2005.

23. « La fin de l'universalisme européen sera le commencement de l'universel », Souleymane Bachir Diagne (philomag.com/articles/souleymane-bachir-diagne-la-fin-de-luniversalisme-europeen-sera-le-commencement-de)